



**C'est derrière un comptoir chargé de fruits de mer
que Brassens et Brel se sont retrouvés
pour échanger, devant nos reporters,
leurs impressions sur la chanson.**

**Au milieu des homards et des oursins :
la rencontre Brassens-Brel**

DANS un aquarium, des truites tournicotaient inlassablement, ignorantes du sort qui les attendait. Sur le grand comptoir en forme de barque, côte à côte, palourdes, praires, huîtres se serraient les unes aux autres, peut-être par peur des oursins et de leurs grandes épingles noires.

Jacques Brel, sans doute, ne l'avait pas fait exprès. Propriétaire depuis peu d'un restaurant spécialisé dans la vente des coquillages, c'est par un souci d'esthétisme qu'il a choisi une décoration méridionale. Georges Brassens n'y est pour rien lui qui, dernièrement, a rencontré le « jeune Belge » et qui s'est cru, comme par miracle, transplanté dans sa ville de Sète qui lui manque tant...

Au milieu des homards et des bigorneaux, Brassens et Brel, reposés pour un court temps de leurs triomphes respectifs, ont échangé leurs impressions. Rencontre instructive, passionnante et dépourvue de toute mondanité, comme on se l'imagine. Plus taiseux que Brel, Brassens parle aussi peu qu'il ne boit — il souffre terriblement des reins — mais ses commentaires sont toujours judicieux, percutants et drôles. Ce jour-là, le « gros ours » de la chanson française était d'une humeur délicieuse ce qui, paraît-il, lui arrive trois fois par an. Brassens vraiment était très content. Il venait de terminer son tour de chant à Bruxelles et pouvait se reposer quelques jours. Un impresario était venu lui proposer deux contrats qui lui auraient permis, sans trop s'énerver de gagner en quarante-huit heures ce qu'un Belge moyen gagne en trente jours. Brassens avait refusé carrément. Il n'avait plus envie de chanter, tout simplement, et rien n'aurait pu le faire revenir sur sa décision.

Etonné du travail que certaines vedettes de la chanson peuvent abattre, Brassens s'en prit tout naturellement à Jacques Brel. Dernier né de ce qu'il est convenu à présent d'appeler « les troubadours à la guitare ». Brel n'a plus une seule date disponible avant novembre. Il va bientôt partir pour le Japon, pour Israël, pour le Canada. En fait, la perspective de rester assis plus de dix minutes l'épouvante. Brassens, lui, adore rester coucher des jours durant et il lui arrive de demeurer deux mois sans chanter en public.

— Parfois plus, ajoute-t-il même. Mais alors, c'est embêtant aussi car j'ai oublié les paroles et je dois tout recommencer...

— Moi, coupe Brel, j'adore l'activité. Si je n'avais pas d'activité...

Brassens bougonne :

— Tu ferais des haltères !

Etonnante rencontre que celle du castor et de la couleuvre...

★



**Au dernier gala du « Soir »,
Brel démontra qu'il tenait
une des toutes premières places
dans la chanson.**

La première fois que Brel rencontra Brassens, ce fut « Aux Trois Baudets », à Paris. « Il a joué sur ma guitare ! » écrivait Brel à sa charmante épouse. C'était en 1953. L'auteur du « Gorille » avait demandé à Brel : « C'est toi, le Belge ? » Ils avaient, à l'époque déjà beaucoup parlé de paroles et de chansons. « Le Belge » avait reçu un coup au cœur. Brassens était arrivé et il s'était rendu compte que « ça » pourrait exister, que la chanson venait d'évoluer, que ses chansons à lui, il pouvait maintenant tenter de les imposer à ce curieux monstre imprévisible qu'est le grand public.

Puis, les deux auteurs se perdirent de vue. Brassens demeura ce merveilleux défonseur des portes trop longtemps cadennassées et Brel lentement, prenait de l'assurance, travaillant inlassablement. 1958 le sacra grande vedette et, à l'Olympia de Paris, il prenait très nettement le meilleur sur Philippe Clay qui, au même programme, étalait ses personnages trop bien fatigués.

Venu se produire au gala « Indiscret », Jacques Brel apprit le soir même que Brassens était à Bruxelles. Il bondit vers l'Ancienne Belgique. Sans grands mots creux, ni gestes faussement fraternels, les deux hommes se serrèrent la main.

★

Est-ce que cela vous dérange que d'autres vedettes de la chanson interprètent vos œuvres ?

Brassens et Brel se regardent. Les réponses, chaque fois, seront doubles mais bien souvent, n'en feront qu'une seule, tant les deux poètes sont, comme ils disent, « fauchés sur le même secteur ».

Brel : Absolument pas...

Brassens : Vous savez, moi, je m'en f... ! Chacun fait ce qu'il veut. Mais, tout de même, j'aime autant pas. Quand une de mes chansons est chantée par quelqu'un d'autre que moi, je ne la reconnais pas. Elle n'est plus à moi, c'est tout..

★



**Tandis que Brassens fredonne,
Brel ponctue ses paroles de coups de cloche.
Un nouveau refrain est né.**

— Quelle est votre opinion sur la chanson américaine ?

Brassens : La chanson américaine, ce n'est pas la chanson. D'ailleurs, je ne connais pas les chanteurs américains, je n'ai pas de radio.

Brel : C'est vrai. On ne peut pas appeler ça de la chanson. C'est de la musique de danse chantée. Ce n'est pas du tout la même chose...

— Qu'est ce qui, selon vous « fait » une chanson, la musique ou les paroles ? N'accordez-vous pas tous deux une place trop importante au texte ?

Brel : Nous ne sommes pas ce que l'on peut appeler des musiciens. Mais regardez Brassens. Ses mélodies sont tellement bonnes qu'elles se suffisent à elles-mêmes et qu'« arrangées », elles servent beaucoup pour la danse.

Brassens : C'est vrai mais qu'elles servent ou non à la danse, ça m'est bien égal. Sans doute, on s'arrange pour que nos musiques aient une petite importance et qu'elles soulignent bien nos textes. Mais ça ne va pas plus loin...

Ce qui est gai, c'est d'écrire des chansons, les travailler. Les chanter après, en public, c'est de la rigolade...

— Vous mettez combien de temps pour écrire une chanson ?

Brassens : Huit minutes, ou huit semaines ou huit mois. Disons, huit mois...

Brel : Effectivement cela doit être huit mois ou à peu près.

— Pourquoi vous, Jacques Brel, voyagez-vous tant et vous Georges Brassens, si peu ?

Brel : j'adore découvrir des horizons nouveaux, des pays lointains, des spectateurs inconnus.

Brassens : Moi pas, je n'aime pas chanter devant des gens qui ne me comprennent pas. Remarquez que ça m'arrive parfois en France ! Le Canada, oui peut-être, vais-je y aller et encore...

Brel : Quand je chante devant des gens qui ne connaissent pas le français, je crie et les gens trouvent ça très bien. Ça fait « humain » ! A Rome, j'ai des débouchés !

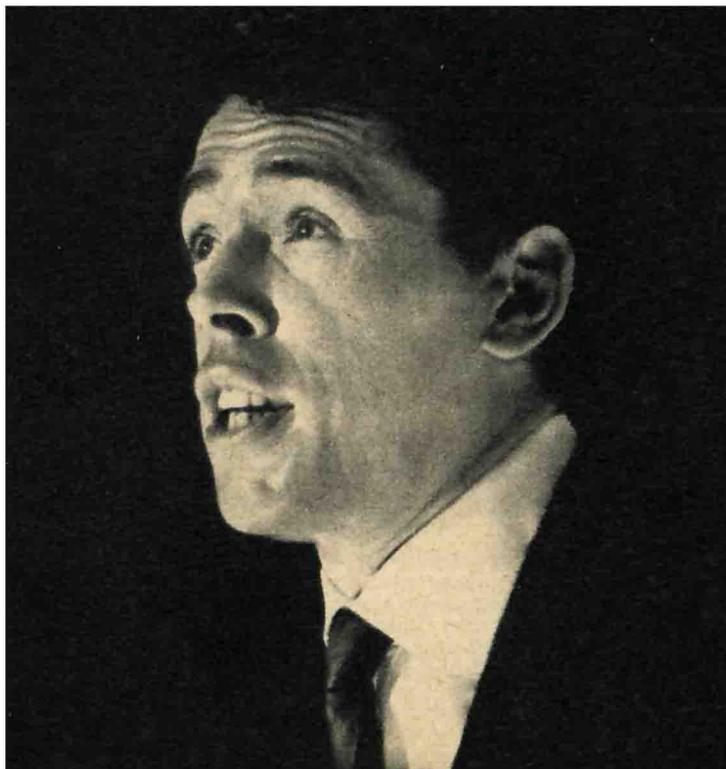
Brassens : Moi j'ai malheureusement un côté pince-sans-rire. Alors, je passe drôlement à côté du succès !

Puis, soudain :

— Vous m'excusez mais j'ai sommeil. On peut ainsi parler de la chanson pendant des heures sans y voir clair. J'ai envie de dormir...

Henry LEMAIRE.

Le Soir Illustré
28 janvier 1959



Jacques Brel se donne tout entier dans son tour de chant. Son visage, marqué par l'effort, en témoigne.